

L'Objet 1' Art / d'Estampville N° 233 Février 1990



Quelquefois il arrive que l'étiquette soit beaucoup plus belle que le flacon en lui-même. C'est le cas de la création *Cœur de Jeannette* d'Houbigant dont l'étiquette colorée est due au talent du célèbre affichiste Alfons Mucha.

« A cette époque, on ne se souciait que d'une chose : faire le plus beau possible ! le prix de revient ne comptait absolument pas ! » se souvient Pierre Camin, un des grands noms du design de l'entre-deux-guerres. Mais combien les années passées ont été dominées par la rigueur financière pour donner à cette industrie de meilleurs débouchés...

Si la qualité et la noblesse des matériaux ne peuvent plus intervenir pour des raisons de coûts dans la création d'un flacon artistique contemporain, il demeure toujours l'idée et le dessin propres au style de notre époque... Verre, métal, acier, ou plastique donnent naissance à des formes toujours séduisantes. Le parfum devient une aventure dans l'esprit de la plupart des designers contemporains... formes audacieuses

alliées à un fonctionnalisme de bon aloi pour exposer le parfum le plus moderne qu'il soit.

C'est dans cette direction que les grands designers d'aujourd'hui orientent leurs recherches... Pierre Dinand, Serge Mansau, Jacques Llorente, Joël Desgrippes, Alain De Mourgue, et tout dernièrement Federico Restrepo de l'agence Raison Pure sont parmi les contemporains qui perpétuent l'esthétique et le savoir-faire d'une grande Parfumerie prête à franchir le cap des années 2000.

L'aventure est donc loin d'être terminée !!

#### Renseignements pratiques.

Pour les amoureux du cristal sous toutes ses formes, et bien entendu du flaconnage artistique, le musée de la Compagnie des Cristalleries de Baccarat au 30 bis rue de Paradis à Paris est ouvert au public (entrée libre) tous les jours sauf dimanche. La collection de flacons anciens de très haute qualité vaut le déplacement. Elle est présentée par ailleurs dans un ouvrage de référence édité par Baccarat. Tél. 47.70.64.30. Conservateur archiviste : Véronique Nansenet.

FRANÇOIS BARREAU  
UN TOURNEUR  
VIRTUOSE





LES ŒUVRES DE BARREAU SEMBLAIENT DE TELLES  
PRODIGES D'INGÉNIOSITÉ QUE SES CONTEMPORAINS  
SOUPÇONNAIENT DE RECOURIR À QUELQUES SUBTER-  
FUGES POUR LES FABRIQUER... LE MUSÉE NATIONAL  
DES TECHNIQUES CONSERVE UN TRÈS BEL ENSEMBLE  
D'OBJETS TOURNÉS PAR CET ÉTONNANT ARTISTE À LA  
FIN DU 18<sup>e</sup> SIÈCLE. PAR ALAIN MERCIER.



Le 29 floréal an VII [18 mai 1799], François de Neufchâteau, alors ministre de l'Intérieur, transmet aux administrateurs du Conservatoire des Arts et Métiers, la requête d'un tourneur d'Avignon, François Barreau. Le Conservatoire, dépôt de tous les témoignages de tradition et d'innovation techniques créé en 1794, s'est récemment installé dans l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs. L'artiste invite les directeurs de l'établissement à faire l'acquisition de quelques-unes de ses œuvres. Il s'agit d'objets d'ornement en buis, ébène et ivoire, qui rivalisent d'élégance et de virtuosité technique : la plupart sont des sphères creuses et ajourées, enfermant d'autres sphères creuses concentriques ou divers objets tels qu'étoiles, boîtes ou billes. Chaque composition, issue d'un seul et même bloc de bois ou d'ivoire sculpté, révèle l'ingéniosité du tourneur. Montées sur plateau et cippe ou posées sur pied, agrémentées de chapiteaux, doucines, chaînettes et autres ornements, ces sculptures acquièrent une harmonie très personnelle.

Dès le 25 mai 1799, l'abbé Grégoire, alors démonstrateur au Conservatoire, écrit au ministre en ces termes : « nous avons examiné attentivement le mémoire du cit[oyen] Barreau, tourneur d'Avignon, que vous nous avez transmis avec votre lettre en date du 29 floréal et surtout nous avons pris une connaissance exacte des divers objets d'art qu'il a exécutés. La patience et la dextérité qu'il a déployées dans ces ouvrages annoncent un talent signalé auquel on doit des encouragements et des éloges ».

On sait peu de choses sur la vie de François Barreau avant son arrivée à Paris. Né à Toulouse le 26 septembre 1731, il vient s'établir en 1750 à Avignon où ses ouvrages attirent les voyageurs de passage (1).

Mais l'artiste, sans doute encouragé par une certaine faveur locale, voit naître en lui l'ambition de conquérir la capitale. Quelques années plus tard, dans l'une de ses nombreuses requêtes auprès des instances ministérielles successives, il expliquera ainsi ses motivations : « Ayant eu connaissance d'un programme de l'Institut national publié le 15 Vendémiaire an 7 [6 octobre 1798], dans lequel cette société savante désire un complément à l'art du tourneur ; me croyant en état de fournir des lumières à cet égard, je vins à Paris et me présentai au ministre de l'Intérieur avec quelques-uns de mes ouvrages. »

Le 3 floréal an 7 [22 avril 1799], Barreau soumet une petite sélection d'objets à l'appréciation du ministre François de Neufchâteau, qui l'engage à rencontrer l'illustre mécanicien Hulot. L'entrevue a lieu au plus tôt et moins d'une semaine après, Hulot écrit à Barreau que son travail « surpasse » tout ce qu'il a pu voir jusqu'alors. « Il serait à désirer pour le progrès de l'art que vous consentissiez à détailler les



Portrait de François Barreau (détail). Huile sur toile anonyme. Musée Calvet, Avignon. Photo du Musée.

Photo page de droite. Deux œuvres parisiennes. A gauche : composition posée sur pied, à enchevêtrement de deux grandes sphères dites agrafées, surmontées d'une ove à décor perlé ajouté. A droite : composition à grande ove ajourée surgissant d'une vasque soclée. Ebène, buis et ivoire. © Musée National des Techniques. Photo Christophe Le Toquin.

Photo double page précédente. Sphères concentriques enfermant sphères agrafées, étoiles, couvercles et boîtes, posées sur pieds à plateau ou à « collerette » tournés. Exécutées à Avignon ou à Paris. Buis et ivoire. © Musée National des Techniques. Photo Christophe Le Toquin.

moyens que vous avez employés (...) », ajoute Hulot.

Les objets de Barreau, d'un caractère si particulier, exécutés au tour en l'air avec des perfections qui lui sont propres et dont il ne livrera semble-t-il jamais le secret, vont séduire les commissaires Rayon, Solivet et Taillepied, chargés par le ministre de l'Intérieur d'estimer le travail du tourneur. Dans leur rapport, daté du 11 prairial an VII [30 mai 1799], les trois commissaires fixent à trois mille francs la valeur de cette collection, que Neufchâteau fait acheter pour le Conservatoire. Il semble en fait que l'acquisition porte sur treize pièces « que l'auteur nomme *arabesques*, parce que la légèreté et la délicatesse de leurs formes établissent une ressemblance avec le genre d'ornements connus sous cette dénomination » (2). Sur l'incitation du ministre de l'Intérieur, et après un séjour parisien en germinal-floréal an VII [mars-avril-mai 1799], Barreau s'installe définitivement dans la capitale à compter de fructidor [août-septembre 1799], à l'âge de 68 ans ! Le Conservatoire des Arts et Métiers le loge dans l'un de ses dépôts, rue de l'Université.

### LES VICISSITUDES D'UN VIRTUOSE

A la fin avril 1800, Barreau n'a toujours pas reçu les trois mille francs à lui dus pour la collection cédée l'année précédente au Conservatoire. Ces attermolements administratifs le confrontent bientôt à l'indigence.

(1) Comme le raconte Barreau dans une lettre écrite en 1799 au ministre de l'Intérieur. Musée National des Techniques. Archives. L 445.

(2) Notes courantes, de la main de Grégoire. Musée National des Techniques. Archives. L 84.





Le 10 juin 1800, trois membres éminents de l'Institut national des Sciences et des Arts (classe des Sciences Physiques et Mathématiques), Charles, Monge et Périer, établissent à leur tour un rapport admiratif sur les ouvrages de Barreau et s'étonnent d'apprendre qu'il « n'a fait usage que de tour en l'air et de tour à pointes. Il est vrai qu'il les a exécutés lui-même et perfectionnés ; qu'ils sont de la plus grande simplicité et montés solidement et avec justesse, de même que tous ses outils et que par leur disposition, ils offrent des avantages qui ne se trouvent point dans les tours ordinaires. »

Mais, tout en vantant l'œuvre de Barreau, les trois rapporteurs déplorent le secret dont il entoure sa pratique. Et le 13 février 1801, l'abbé Grégoire plaidant la cause de Barreau auprès du ministre de l'Intérieur, souligne toutefois lui aussi : « Plusieurs fois, le Conservatoire a mis le cit[oyen] Barreau dans le cas d'opérer sans qu'il ait pu recueillir de cet exercice le détail des procédés qu'il dit lui être particuliers. » Et Grégoire note à la suite : « le cit[oyen] Barreau propose de faire la description de ses procédés. Ce travaille risque de n'être jamais fait ou d'être mutilé parce que ce citoyen étant illettré, serait obligé de transvaser, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses conceptions dans l'esprit d'un autre individu, ce qui doublerait le travail en lui faisant courir le risque d'être travesti ».

Le 18 mars suivant, sur la suggestion de Grégoire, le ministre Chaptal affecte Barreau à l'instruction de six élèves sourds-muets, et lui procure un logement de fonction. L'artiste ne tardera pas à démissionner. Il continue à produire sans relâche et l'on manque d'indices sur sa vie dans les premières années de l'Empire. S'il jouit sûrement d'une certaine notoriété, c'est pour se voir suspecté de n'être pas l'auteur de ses chefs-d'œuvre ! Il réalise alors une pièce « en direct », devant trois membres de l'Athénée des Arts, qui consignent leur verdict dans un rapport daté du 27 avril 1807 :

« Qui se sent fort ne craint pas de descendre dans l'arène et d'accepter un défi dont il sait d'avance qu'il remportera la palme. Ce vieillard laborieux s'est empressé d'exécuter sous nos yeux le premier ouvrage que nous lui avons demandé au hasard ; il l'a conduit jusqu'à la fin avec cette célérité résultant de la simplicité des moyens, dans laquelle on ne lui connaît point de rival. » Reçu peu après membre de l'Athénée, Barreau, qui n'a toujours pas consenti à livrer ses secrets de fabrication, s'attire l'hostilité des instances officielles. Réclamant une aide financière, il reçoit une lettre sans appel du ministre de l'Intérieur, où sont récapitulés les efforts antérieurs des autorités à son égard : « En vous accordant ces différents avantages, on attendait de votre zèle que vous vous occupiez avec ardeur de faire la description de l'art du tourneur : vous n'en avez rien fait et

mettre de nouveaux fonds à votre disposition, ce serait constituer le Gouvernement dans des dépenses inutiles (...) ».

Quelques années s'écoulent. Barreau réalise un kiosque d'une extraordinaire complexité, qu'il offre à Napoléon. L'objet, placé à Trianon, enregistré au Garde-Meuble le 14 septembre 1811, lui vaut une gratification de 2000 francs.

Jusqu'à sa mort, survenue le 2 août 1814, le tourneur exercera sa prestigieuse industrie. Comme on l'a noté, Barreau connaît bien des déboires pour obtenir salaire de ses travaux, en 1800 ! Aussi, par la suite, ne renouvelle-t-il pas ses offres au Conservatoire des Arts et Métiers, qu'il a par ailleurs quitté depuis le 4 octobre 1800. Cependant, en juillet 1823, plusieurs années après sa mort, une réunion de trente de ses chefs-d'œuvre, détenue par un certain Testut, est proposée pour acquisition au Conservatoire. On ignore dans quelles circonstances Barreau fut amené à céder ses productions à ce Testut, habitant de Meudon et inventeur d'une charrue. En revanche, la description précise de cette collection nous est parvenue, grâce à l'inventaire dressé par Testut. Toutes les pièces sont à l'époque « montées sous des bocaux, placées sur un guéridon en acajou, de forme antique à trois plateaux disposés en pyramide ». Estimé 9400 francs par le vendeur, cet ensemble exceptionnel est acquis par le Conservatoire.

## LA TECHNIQUE DE BARREAU

Il faut dire un mot de la technique qui préside en partie à l'exécution des chefs-d'œuvre de Barreau. L'artiste utilise deux tours de sa fabrication dont un *tour en l'air*. Sur cette machine, la pièce à tourner se trouve fixée au plateau par une seule extrémité. Elle est donc travaillée en porte-à-faux, « en l'air ». Aux objets qu'il cède au Conservatoire, en 1823, Testut joint l'ensemble du matériel utilisé par Barreau, soit 240 outils « faits avec la plus grande intelligence par cet habile maître, ayant servi à exécuter tous ses ouvrages, plus ses deux tours ; celui en l'air d'un genre tout particulier ».

Barreau marque une prédilection pour le travail des volumes sphériques, qui consiste à dégager au sein de leur masse une superposition de globes percés, ou différents objets qui doivent rester enclos dans une sphère unique. Les deux principes peuvent être combinés pour corser la difficulté.

Il serait fastidieux de décrire les opérations complexes et nombreuses dont procèdent ces chefs-d'œuvre composites. On résumera pour exemple la réalisation d'une boule formée de plusieurs enveloppes sphériques concentriques : l'artisan prépare d'abord sur un tour en l'air la boule pleine et régulière qu'il fixe ensuite sur un mandrin



Les estampilles de Barreau, à Avignon, puis à Paris, à partir d'août-septembre 1799. Photo Christophe Le Toquin.

Photo page de droite. Trois chefs-d'œuvre composites, avec sphères concentriques, et autres ornements. Productions parisiennes. Ebène et ivoire. © Musée National des Techniques. Photo Christophe Le Toquin.





hémisphérique. A la surface de la sphère encore pleine, les centres de futurs trous (d'un nombre variable) sont positionnés avec la plus grande précision. Ces trous, forés au moyen d'un outil qui s'attaque à la sphère en rotation, ont tous la forme d'un cône inversé et tronqué, se rétrécissant progressivement vers le noyau de la boule. A l'intérieur des fenêtres coniques (circulaires en surface) réparties sur la sphère, une succession minutieuse de tailles en arc de cercle est ensuite opérée au moyen de différents crochets appropriés, afin d'obtenir la division de la masse restante en un ensemble unique d'enveloppes sphériques décroissantes. Quoiqu'il paraisse simple dans son principe, ce travail de haute précision généralement agrémenté par Barreau d'exploits plus subtils encore, exige une adresse et une patience infinies. La régularité de l'ouvrage et le faible espacement ménagé entre chaque enveloppe sont le gage d'une parfaite maîtrise d'exécution.

Un tourneur contemporain, artiste chevronné, M. Chupin, s'est spécialisé dans ce genre de *tour de force*. La réalisation d'une sphère formée de vingt boules concentriques lui a coûté quelque 240 heures de travail ! (3).

## UNE TRADITION ISSUE DE LA RENAISSANCE

Aujourd'hui totalement oublié, Barreau s'inscrit dans une tradition européenne issue des fastes de la Renaissance : celle des tourneurs virtuoses, dont l'art prend un plein essor au XVII<sup>e</sup> siècle, d'abord en Allemagne avec la dynastie des Zick à Nuremberg.

Georg Wecker et Jacob Zeller à Dresde, les Teuber à Ratisbonne ou Tobias Treffler à Augsbourg, furent également de très célèbres tourneurs sur ivoire.

Le Lyonnais Nicolas Grollier de Servières (1593-1686), ancien lieutenant-colonel d'infanterie, s'adonna non sans brio à l'art difficile et ingénieux du tour, auquel il avait été initié à l'occasion d'une campagne en Allemagne. Sans doute fut-il l'un des premiers français à fabriquer ces objets d'ornement inclassables nommés *pièces excentriques* ou *tours de force*. L'un de ses fils, Gaspard I, grand prieur de l'abbaye royale de Savigny (1646-1716), poursuivit l'œuvre de son père et constitua lui aussi une collection d'objets et de machines. Dans son *Recueil d'ouvrages curieux de mathématique et de mécanique* (4), description du célèbre cabinet de son grand-père Nicolas, Gaspard II (5) Grollier (1676-1745), héritier de cette collection, évoque nombre de ces « pièces excentriques ».

Paul Rivière de Brinays, dans sa *Description de la ville de Lyon* (1741), note qu'on « ne doit point finir l'article de la Place de Louis le Grand sans avertir les étrangers que M. Grollier de Servières, qui y demeure,

possède un cabinet célèbre dans toute l'Europe, et qui lui vient de Nicolas Grollier de Servières, son grand-père. C'est un assemblage de pièces en ivoire travaillées avec une délicatesse surprenante, de modèles de machines pour la défense et l'attaque des places, pour l'élévation des eaux, le passage des rivières, d'horloges avec des mouvements singuliers, etc.

Louis XIV étant en cette ville en 1658, visita ce cabinet et l'examina à deux fois différentes avec beaucoup d'attention ».

Trois pièces issues de cette illustre famille furent vendues à Drouot, le 24 mars 1969 : l'une d'elles atteignit à l'époque l'enchère de 7500 F. La même vente (6) offrait une collection de 31 autres pièces de tour en ivoire. La beauté étrange et la rareté de tels objets expliquent leur faveur auprès des collectionneurs.

En 1701, le botaniste Charles Plumier avait fait paraître à Lyon *L'Art de tourner, ou de faire en perfection toutes sortes d'ouvrages au tour*. Ce livre capital, dont s'inspirèrent tous les traités postérieurs, reproduit plusieurs pièces usinées en manière de chef-d'œuvre. « Il y en a quelques-unes de mon invention, écrit l'auteur, mais la plupart sont du génie et de la main de feu l'illustre Monsieur de Servières, gentilhomme de Lyon, et de Monsieur son fils (...), dont les cabinets, qu'on peut compter parmi les plus curieux de l'Europe, sont ornés de quantité d'autres pièces de tour, d'une invention et exécution surprenantes ». Les ouvrages réalisés par Plumier, surmontés parfois de petits vases aux bouquets de fleurs jaillissants, ne sont pas sans annoncer certains *objets de vertu* de l'ivoirerie dieppoise.

C'est Plumier qui nous renseigne sur les rares tourneurs artistes du XVII<sup>e</sup> siècle français. Dans son introduction à *L'Art de tourner*, il cite « Messire Claude Chapuis, prêtre de l'Oratoire de la ville de Marseille, lequel (...) possède éminemment la science du tour, dans l'exercice duquel il s'occupe avec tant d'industrie et de délicatesse, qu'il n'y a rien de rare et de beau dans cet art qui ne puisse être l'ouvrage ordinaire de ses mains ». Plumier a aussi rencontré « les sieurs Marotti et Faucher, l'un bourgeois, et l'autre habitant de la ville de Marseille (...) On peut même dire avec distinction, parlant du sieur Faucher, qu'il mérite à juste titre le nom de tourneur incomparable, ne se trouvant pas dans le monde son égal pour la beauté et la délicatesse de ses ouvrages, qui font en divers endroits l'ornement des cabinets des Princes, et sont considérés comme inimitables ». Enfin, messieurs Clotomont, monsieur l'abbé Forcet de la Guiche, l'abbé de Perichon et monsieur de Maubois,



*Sphère à 20 boules concentriques en ivoire, d'un diamètre extérieur de 112 millimètres. C'est la sphère la plus complexe réalisée par M. Chupin. Elle a réclamé 240 heures de travail. Photo Claude Ferment.*

*Photo page de droite. Trois chefs-d'œuvre fusiformes à succession de parties vissées, comportant polyèdres, chapeaux chinois, sphères et autres figures. Productions parisiennes en buis, avec incrustation d'ivoire aux arêtes du polyèdre. © Musée National des Techniques. Photo Christophe Le Toquin.*

(3) Cf. Claude Ferment. Un Tourneur sur ivoire. in *L'Estampille*, n° 148, août 1982.

(4) Paru à Lyon, 1719 ; *ibid.* 1733 ; Paris, 1751.

(5) Il était le neveu de Gaspard I et le fils de Charles, lui-même fils de Nicolas.

(6) Etude Ader et Picard. Hôtel Drouot, vente du 24 mars 1969. Catalogue. Expert : M. Fromanger.





« tourneur pour le roi dans le Louvre, lequel on peut appeler le grand tourneur par excellence », ont également volontiers transmis à Plumier leur expérience. Parmi tous ces tourneurs, dont on ne sait plus rien aujourd'hui, Faucher semble avoir été le plus remarquable, et Plumier affirme qu'on « voit dans le cabinet du grand duc de Toscane plusieurs ouvrages du Sieur Faucher, poitevin, si finement et délicatement travaillés qu'ils portent l'étonnement dans les esprits de ceux qui les voient ».

Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'engouement pour l'exotisme et les sciences naturelles avait entraîné la multiplication des cabinets de curiosités, remplis de monstres, d'oiseaux, de coquillages, et recelant même parfois... des cornes de licornes. Les collections de l'empereur Ferdinand III en Allemagne, de Peiresc ou Bouhier en France, de John Tradescant en Angleterre, furent parmi les plus anciennes. Pour la physique et les arts mécaniques, si l'on excepte quelques précurseurs comme Grollier, c'est surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle que se constituent d'importantes collections privées. Pajot d'Ons-en-Bray et Bonnier de la Mosson précèdent dans cette voie Vaucanson et l'abbé Nollet, l'un des inventeurs de la physique expérimentale.

La présence de tours dans des cabinets de mécanique n'est pas rare à la fin de l'Ancien Régime. Témoin l'avis suivant, inséré dans le *Journal de Paris*, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1782 : « On verra tous les matins, depuis neuf heures jusqu'à midi, pendant le cours de ce mois, le laboratoire précieux de M. l'abbé Sauvage, décédé en sa maison, rue des Vieilles-[H]audriettes, au Marais, le 6 novembre dernier. Ce riche amateur avait poussé la recherche et la perfection des tours, machines et outils de toute espèce à un tel point, qu'il a laissé des ouvrages de la plus grande beauté ». (7)

Le mécanicien Mercklein réalisa en 1780 un merveilleux tour pour le roi Louis XVI. Il faut citer aussi les cabinets du comte de Clermont (1709-1771) et du prince de Conti (1717-1776), et leurs tours de toute sorte ; celui de Camille-Louis de Lorraine, prince de Marsan (1725- ?), où l'on pouvait voir plusieurs tours du mécanicien Hulot ; celui enfin de la comtesse de Château-Chinon, dont la vente, effectuée le 11 septembre 1785, comportait également un grand choix de tours. Les précisions nous manquent souvent sur la présence de « pièces excentriques » chez ces amateurs fortunés, mais on peut supposer qu'elles constituaient à l'occasion un complément anecdotique et spectaculaire aux machines. C'est du moins dans cet esprit que l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert présente (article *Tourneur*, planche LXII) des pièces de maîtrise dont une « espèce de bâton, où sont réunis les ouvrages les plus difficiles qui puissent se faire sur le tour ».

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la fabrication de pièces excentriques et autres

chefs-d'œuvre de tour fait florès auprès des ivoiriers dieppois. Mais l'accumulation excessive des prouesses stylistiques affecte trop souvent les productions d'alors. Il arrive que ces travaux apparaissent aujourd'hui sur le marché de l'art : ils demeurent des objets de curiosité très attrayants, tels ces curieux palmiers surmontés de colonnes, sphères, polyèdres et spirales, vendus en 1978 à Drouot Rive-gauche (8).

### LE MEILLEUR TOURNEUR FRANÇAIS DE SON TEMPS

Comme ses contemporains s'accordent à le dire, François Barreau est sans doute le meilleur tourneur français sous le règne de Louis XVI et jusqu'à la fin de l'Empire. Un portrait de l'artiste est conservé au Musée Calvet d'Avignon. Bien que Grégoire le prétende « illettré », sans doute Barreau est-il assez cultivé pour pratiquer le basson, comme en témoigne ce tableau, qui date de la fin de l'Ancien Régime. Bien des mystères subsistent sur la vie de ce personnage hors norme. Evoquer ses chefs-d'œuvre ne permet en rien, par exemple, d'induire son appartenance au compagnonnage, manifestement antinomique de sa nature secrète, et l'on ignore le mode de vie de Barreau pendant la période avignonnaise, sinon que le tourneur semble avoir bénéficié des faveurs de la famille patricienne Fortia d'Urban. Barreau avait l'habitude d'estampiller la plupart de ses œuvres en stipulant leur lieu de fabrication. Ainsi peut-on établir avec certitude la chronologie de ses productions, peu représentées dans les fonds publics. Outre l'importante collection du Musée national des Techniques, on citera les deux chefs-d'œuvre du Musée Calvet, à Avignon. L'un deux, en ivoire, fut donné par l'artiste à la Bibliothèque d'Avignon. La main courante du Musée Calvet porte l'ancienne mention suivante : « Ce beau travail était entier en 1814, mais plus tard il était cassé et tel qu'on le voit à présent ». L'extrême fragilité de ces objets ne leur délivrait pas, il est vrai, un passeport pour l'éternité. Beaucoup ont subi maints accidents au fil du temps.

Quant au fameux kiosque offert à Napoléon par Barreau, il se trouve toujours conservé dans les collections du château de Versailles.

Remarquable par la qualité de son travail, Barreau est aussi au titre d'un paradoxe : alors même qu'intervient la Révolution, dont les urgences inspirent à la recherche technique des orientations très pragmatiques, ce rêveur solitaire va perpétuer un art de grand seigneur, dont le projet esthétique prévaut contre toute fonction utilitaire !



Photo ci-dessus. Architecture à trois colonnes disposées en triangle autour d'un élément dit colonne torse à jour, surmonté d'une sphère enfermant étoile et polyèdre. Production parisienne, d'époque Empire. Buis et ivoire. © Musée National des Techniques. Photo Christophe Le Toquin.

Photo page de droite. Chef-d'œuvre dont l'axe principal, portant au sommet une étoile à l'intérieur de sphères concentriques en ivoire, repose sur un socle à garniture de coupelles. © Musée National des Techniques. Photo Christophe Le Toquin.

(7) Cité par Henry Havard : *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, Paris, 1890. T. IV, col. 1390-1391.

(8) Par le ministère de Maîtres Antoine Glück et Etienne Mercier. Vente du 26 mai 1978, salle 7, numéros D 4-D 5. Reproduction en frontispice du catalogue.





# UNE APOTHICAIRERIE OUBLIÉE

UNE SÉRIE DE TRENTE SEPT POTS DE PHARMACIE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE A ÉTÉ DÉPOSÉE RÉCEMMENT AU MUSÉE DU VIEIL AIX. ILS FORMENT UN ENSEMBLE INTÉRESSANT PERMETTANT DE PRÉCISER LE CARACTÈRE DES POTS PRODUITS A MOUSTIERS VERS 1730. PAR MARGUERITE DESNUELLE, PRÉSIDENTE DE L'ACADÉMIE DE MOUSTIERS.

